AVENTURE AVEC UN BISON

(Traduit de l'anglais, DE J. J. SMITH)

Me sentant en sûreté sur ma selle, je piquai droit sur le plus rapproché.—Page, 392 col. 3

Je voyageais avec un convoi de Santa Fé à Indépendance. Un soir, après que nous eûmes assemblé les wagons en *corral*, et que mon cheval eut pris un peu de repos et un picotin, je sautai en selle et résolus d'aller voir si je ne pourrais trouver quelque viande fraîche pour mon souper.

***

La prairie était accidentée et le camp était placé dans un creux entre deux ondulations de terrain. Aussi, fût-il rapidement caché à mes yeux.

J'avais parcouru au moins cinq mille depuis le camp, lorsque mon attention fut attirée par un singulier bruit qui se produisait au-devant de moi.

J'étais justement au pied d'un pli de terrain qui m'empêchait de voir la cause de ce tapage, mais j'en connaissais bien la nature : c'était le meuglement du bison.

Par moment, j'entendais des chocs rapides, comme ceux de deux corps durs heurtés l'un contre l'autre.

J'escaladai l'escarpement avec précaution, et je regardai par-dessus l'arête. En contre-bas, dans le fond de la vallée, s'élevait un nuage de poussière, au milieu duquel je pouvais distinguer deux formes sombres et hirsutes. C'étaient, je le vis de suite, deux bisons engagés dans un combat terrible.

Ils étaient seuls. On ne voyait dans la prairie, à perte de vue, aucun de leurs congénères, ni dans la vallée ni dans la plaine au-delà. Je ne pris que le temps de vérifier si la capsule était bien sur la cheminée de mon rifle et d'armer le chien.

Occupés comme l'étaient les deux animaux, je ne supposais pas qu'ils m'apercevraient, et je me disais que, s'il essayaient de fuir, je saurais bien atteindre l'un ou l'autre.

Sans plus hésiter, je marchai sur eux. Contrairement à mon attente, ils me flairèrent tous deux et détalèrent.

J'étais placé justement dans le vent,—et il ventait frais,—et d'autre part le soleil avait projeté une ombre entre eux deux ; c'est ce qui avait éveillé leur attention.

***

Ils couraient, sans paraître cependant bien effrayés ; ils semblaient plutôt indignés d'être dérangés dans leur combat singulier.

De temps en temps, un des deux faisait un petit détour et revenait en renâclant avec colère et en frappant violemment du sabot ; une ou deux fois je crus même qu'ils allaient me charger, et, si je n'avais pas été monté, je me serais bien gardé de risquer une pareille rencontre.

Je ne crois pas que l'on puisse concevoir une plus formidable paire d'antagonistes. Leur énorme stature, les cornes qui ornaient leur front, leurs yeux féroces et plus brillants encore de colère leur donnaient un aspect terrible, accentué par leur meuglement et les attitudes menaçantes qu'ils se plaisaient à prendre. Me sentant tout à fait en sécurité sur ma selle, je piquai droit sur le plus rapproché et lui envoyai ma balle dans les côtes.

Elle fit son chemin, il tomba sur les genoux, se releva, arc-boutant ses jambes pour prévenir une seconde chute ; il allait de gauche à droite comme un berceau d'enfant. Puis il retomba sur les genoux, resta quelques instants dans cette position, tandis que le sang coulait de ses naseaux et, enfin de compte, il roula tranquillement sur le flanc et ne bougea plus.

L'intérêt que j'avais pris à contempler cette agonie avait permis au second bison de chercher son salut dans la fuite. En jetant un regard de côté, j'avais pu le voir disparaître derrière l'épaulement de la colline. Je ne me souciais pas de le suivre ; mon cheval était fatigué, et je me doutais qu'il faudrait, pour rejoindre le bison, un sérieux temps de galop

Aussi, sans plus penser à lui pour le moment, je sautai à terre et m'occupai de son congénère que j'avais tué.

***

Un orme rabougri s'élevait solitairement dans la prairie : il y en avait bien quelques autres dans la plaine, mais ils étaient plus éloignés, celui-là était à vingt mètres du cadavre du bison. Je conduisis mon cheval jusqu'à l'arbre et, détachant de ma selle ma corde à fourrage, je l'attachai par une extrémité au mors du cheval et par l'autre à l'arbre, puis je revins procéder à l'écorchage de mon bison.

J'avais à peine affilé ma lame de couteau que le bruit d'un souffle violent me fit redresser et regarder autour de moi. Je compris au premier coup d'œil.

Une masse sombre dépassait l'épaulement de la colline, et bientôt se précipitait du haut en bas sur moi. C'était le buffle qui s'était enfui ; il revenait.

***

Tout d'abord, cette vue me causa plutôt du plaisir qu'autre chose. J'avais, il est vrai, assez de viande, mais j'aurais le triomphe de rapporter au camp deux langues au lieu d'une.

Je fermai rapidement mon couteau et saisis mon rifle, que, selon ma bonne habitude, j'avais pris soin de recharger. Pendant quelques secondes, je me demandai si je courrais vers mon cheval pour me remettre en selle, ou si je ferais feu de la place où j'étais. Le bison se chargea de résoudre lui-même cette question. L'arbre et le cheval faisaient un angle avec la direction dans laquelle il courait ; mais, attiré par le hennissement bruyant du cheval, qui piétinait et se cabrait violemment, peut-être aussi parce qu'il prenait cela pour un défi, le bison changea soudain de direction et courut à toute vitesse sur le cheval qui, de son côté, tendit violemment la corde qui l'attachait.

J'entendis comme un coup de fouet et je vis mon cheval partir à travers la prairie, au grandissime galop comme s'il avait eu un fagot d'épines sous la queue.

J'avais, sans doute, négligemment attaché, la la corde au mors, si elle s'était détachée.

***

Cela me chagrinait, sans trop m'alarmer jusque-là. Mon cheval rstrouverait probablement son chemin jusqu'au camp, et le pis-aller était que je devrais faire le même trajet à pied.

Aussi, voulais-je me donner la satisfaction de punir le bison du tour qu'il me jouait, et je lui fis face. J'avais vu qu'il n'avait pas suivi le cheval et qu'il revenait de nouveau sur moi.

Dès le premier instant, j'eus l'idée que j'étais dans une mauvaise passe. Le bison venait sur moi avec furie. Que mon coup de fusil le manquât ou même le blessât seulement, et je savais qu'il pouvait me rejoindre en trois minutes. Je n'en étais que trop certain.

Je n'avais pas de temps pour réfléchir, pas même une seconde. La bête furieuse était à dix pas de moi, j'épaulai mon rifle, je visai au défaut de l'épaule et je fis feu.